

Entretien avec Claude Régy

Extrait de "Claude Régy, rencontre en Avignon", le 13 juillet 2002.

Retransmis les 15, 16 et 17 juillet 2002 sur FRANCE CULTURE,

émission "Surpris par la nuit", par Alain Veinstein.

Deuxième volet, mardi 16/07/02 :

Alain Veinstein ___ Vous avez fait jouer un nombre considérable d'acteurs, beaucoup très connus. Certains ne sont pas des acteurs professionnels, d'ailleurs...

Claude Régy _____ J'ai flirté avec ça, parce que Bresson a fait des chefs-d'œuvre avec des non-acteurs et quand il a travaillé avec des acteurs, c'est le moins bon film qu'il a fait, c'est embêtant... (*il rit*), alors, j'ai essayé, mais, comme d'habitude, j'ai mélangé les choses et j'ai essayé de faire comme ça, par approximation. Je pense que la première fois, ça a été l'idée d'introduire des sourds-muets dans la foule de la pièce de Maeterlinck, *Intérieur*, et ça m'a permis de rencontrer d'ailleurs un sourd-muet qui était extrêmement remarquable et qui a travaillé avec moi dans plusieurs spectacles, par la suite, et cette rencontre avec ce... handicap de la parole était évidemment comme un absolu de choses qu'on recherchait aveuglément et j'ai vu, là – il ne s'agit pas de faire... la louange de la maladie, mais on avait répété sans les sourds-muets et puis ils sont arrivés et tout d'un coup on a vu que tout le travail qu'on avait fait jusque là ne tenait pas du tout, qu'il n'y avait aucune vérité là-dedans, que c'était comme des pantins, vides. Il a fallu reprendre tout le travail en captant ce qui émanait des sourds-muets, spécialement de ce garçon-là. Donc ce qui se passe au-delà du langage, ce qui se passe au-delà des êtres est extrêmement curieux. Dans *Chutes*, je crois, je l'avais réemployé, ce sourd-muet. On ne trouvait pas une scène, on ne s'en sortait pas du tout, on ne savait pas quoi faire, et il n'entendait pas nos discussions et nos problèmes, il voyait que ça ne marchait pas, que ça n'avancait pas, et tout d'un coup, il s'est levé et il est allé s'asseoir le long d'un pilier, comme ça. Il devait représenter un cadavre, alors, évidemment, les cadavres sont plus souvent couchés qu'assis, donc je l'avais couché comme un imbécile, comme un metteur en scène, et tout d'un coup, il n'entendait pas ce qu'on disait, il s'est levé, il est allé s'asseoir, et il s'est mis là, le long du pilier et ça m'a complètement frappé et on a eu comme une image de momie et les acteurs sont arrivés là, au lieu d'être devant un cadavre couché, ils ont parlé avec une momie, on était transportés au temps des pyramides, et tout l'imaginaire fabuleux est arrivé à partir de là et il y a eu un moment où je me suis demandé : est-ce que les gens vont comprendre qu'il est mort puisqu'il reste assis, et au bout d'un moment, il est tombé, il s'est affaissé, il n'avait pas entendu ce que j'avais dit, est-ce qu'il avait entendu ce que j'avais pensé ? J'en sais rien, et après dans la représentation, on a gardé ce temps, libre, *ad libitum*. Il tombait quand il voulait, et tant qu'il n'était pas tombé, les acteurs ne parlaient pas, donc c'était un temps qui pouvait durer longtemps, mais on sentait la force de cette présence et on savait que la chute allait venir, enfin, nous, nous le savions et on ne savait pas combien de temps ça allait durer, et ça, c'est des moments irremplaçables, hein ! Et bien, à un moment donné, il s'est évanoui, au milieu du *Cerceau*, et les acteurs ont commencé à bouger pour voir ce qui se passait et, finalement, un régisseur est entré, il l'a pris sur son épaule, il l'a sorti, c'est la plus belle représentation que j'ai vue du *Cerceau*. En plus, on s'est arrêtés avant le dernier acte – la pièce était un peu longue, c'était quand même mieux – et puis, surtout, ça a créé un moment imperceptible, où la maladie, où l'évanouissement, où l'absence de conscience est arrivée sur le plateau et ça a créé un autre rapport entre les acteurs qui se sont occupés de quelqu'un qui était malade, et c'est un moment de théâtre magnifique, comme on n'en voit pas, quand nous ne nous mêlons pas de les organiser et malheureusement, on est forcé de le faire, puisqu'on est payé pour...